

CARRE CHARPENTIER
GOLDBERG HAMEL
HYVRAUD OLRV PY

13 13
13 ECLAIR 13
13

EXTINCTEUR
- Régime OUV
N. des Annonces
7005 VINE - 34 45 70 16 07

Chère amie, cher ami.

Depuis quelque temps, grâce à l'efficacité infallible des réseaux auxquels vous êtes affilés, vous recevez des invitations à venir assister aux soirées de la Revue Eclair. Sans doute même, avons-nous déjà eu le plaisir de vous y rencontrer. Aujourd'hui en ouvrant votre courrier, vous découvrirez cette lettre. Vous vous demandez ce qui peut motiver cette soudaine prolixité, eu égard au relatif laconisme de nos précédents courriers.

Peut-être, faut-il commencer par rappeler qui nous sommes et ce que nous faisons.

La Revue Eclair, depuis trois ans, tente de promouvoir l'idée que la meilleure défense de la création contemporaine se trouve dans son illustration. La Revue Eclair, depuis lors, organise donc des soirées où sont présentés de brefs spectacles, des lectures de textes, des projections de court-métrages, ainsi que des œuvres plastiques. Parallèlement, la Revue Eclair, produit et distribue des créations audiovisuelles d'artistes contemporains.

Face à une apparente stagnation du paysage culturel, la Revue Eclair veut prouver qu'il existe un fourmillement artistique latent ; et que des formes d'art originales apparaissent, ainsi que de nouvelles manières de les appréhender.

Une telle initiative ne pouvait vivre sans une aide publique. Le Ministère de la Culture et de la Communication (Drac Ile-de-France) subventionne donc depuis le début nos activités. C'est une politique d'autant plus courageuse que cette administration était la seule à accepter de s'engager derrière nous, pour un travail de fond, et orienté vers l'avenir. Hélas, cette subvention, dont l'augmentation suivait la progression des activités de la Revue Eclair depuis sa création se verra diminuée de 30% en 1992. A défaut de l'apparition de nouveaux partenaires pour soutenir notre activité, il est évident que la Revue Eclair se verra obligée en conséquence de revoir à la baisse son programme d'activités.

REVUE ECLAIR N°13

Nous ne pensons pas qu'il soit en pouvoir de quelque instance que ce soit d'arrêter la création, ni la diffusion artistique. Nous pensons aussi que, potentiellement, tout support de communication peut servir à la diffusion des œuvres. C'est la raison pour laquelle, si nous n'avons pas les moyens d'organiser des soirées régulières de spectacles de formes brèves, rien ne nous empêche de nous inviter chez nos spectateurs, et de leur proposer une Revue Eclair N°13 dans leur maison même.

Depuis le début, il nous semble que le succès de la Revue Eclair est subordonné à la mobilisation de son public. Celui-ci s'est progressivement constitué au cours des années, et se trouve être au bout du compte, notre plus ferme soutien. Hors de sa présence, en effet, qui pourrait valider la pertinence de notre propos et des artistes que nous invitons ?

Aujourd'hui, vous recevez donc ce mail art, que vous serez libre de découvrir en prenant votre petit déjeuner, dans votre bain, dans le métro, au travail, dans votre lit ou ailleurs. Les œuvres qui le composent sont conçues pour être réexpédiées, nous invitons donc nos correspondants à se transformer en relais des artistes de la Revue Eclair.

Par ailleurs, sous l'apparente gratuité de cet objet, nos correspondants auront bien compris, que se cachait un discret appel de fonds. Quelle plus grande preuve de délicatesse pourraient bien fournir les habitués de nos soirées, que d'aider la Revue Eclair en lui achetant ce N°13 ? Son prix est arbitrairement fixé à 131,30 FF. Les correspondants étranger sont invités à régler dans leurs devises respectives, mais pour la même somme : 131,30 \$, 131,30 £, 131,30 FB, etc.

Les correspondants riches et généreux sont libres de nous expédier des chèques de 1313 FF, voire de 13 131,30 FF ou, encore mieux de 131 313 FF. Les règlements doivent être adressés à l'ordre de l'**association Revue Eclair**, et expédiés au **16, rue Rodier, 75009 Paris**.

Il est d'usage de terminer une lettre en fixant un rendez-vous. Le prochain de la Revue Eclair se situerait en septembre 1992, où nous devrions co-réaliser avec l'American Center à Paris, une semaine d'échange artistiques entre Paris, New-York, Bruxelles et d'autres villes européennes.

A bientôt, j'espère. Amitiés.

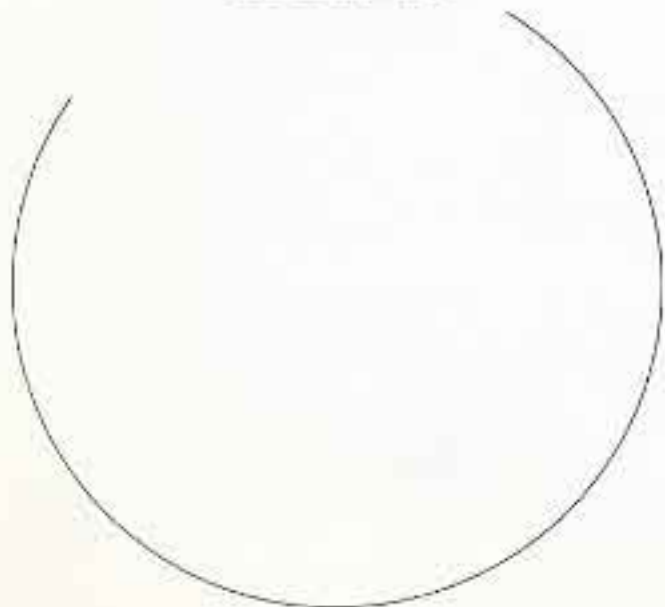


Stéphane Olry

Ce mail art Revue Eclair n°13 est réalisé grâce à l'aide de Thécif (Théâtre et cinéma en Ile-de-France).

La Revue Eclair est subventionnée par la DRAC Ile-de-France.

RELIER



D'UN TRAIT

RELIRE

Benoît Carré

Sans titre.

© 1992 Revue Eclair n°13



Chère Amie, cher Ami,
Un courrier vous est adressé, votre téléphone sonne. Soudain vous réalisez que, loin de vous oublier, quelqu'un pense à vous, et que, grâce à l'infaillible organisation des réseaux auxquels vous êtes affilié(e), on pénètre jusqu'à votre domicile en réclamant une part de votre attention, en occupant, ne serait-ce qu'un moment votre esprit.

Vous savez que vous n'avez aucune objection valable à opposer pour vous défendre contre ces incursions polies du monde extérieur. Pour peu que cela arrive à un moment défavorable, vous hésitez devant ces signes - parfaitement neutres par ailleurs - qui constituent une sonnerie de téléphone ou une enveloppe timbrée à votre adresse, et vous n'êtes pas si certain que, par leur simple présence, l'inépuisable activité du monde ne vous a pas déjà saisie sans retour.

Car vous savez qu'on attend quelque chose de vous, et bien que cette idée ne vous soit pas particulièrement agréable, vous n'attendez pas rester dans le doute.

Pourtant vous vous dites qu'il peut-être encore temps de jeter cette enveloppe sans l'ouvrir, de ne pas décrocher le combiné. Mais en même temps vous savez bien que, contrairement à ce que vous pourriez affirmer ultérieurement, aucune lettre ne se présente et nul ne s'absente si longtemps de chez soi qu'on ne finisse par découvrir son secret ou par l'écouter tendre sur le pas de la porte. Vous savez que désormais vous ne pouvez plus ignorer, et vous ne pouvez plus même vous prétendre ignorant de la réalité d'une intention, voire d'une exigence à votre égard. Vous savez que désormais on est à votre écoute.

Les instigateurs de cette communication savent que vous possédez la réponse aux questions qu'ils se posent. Ils attendent.

Un correspondant, qui a charge de votre dossier, entrera en contact avec vous, par la voie au moment qui lui sembleront le plus appropriés. Nous sommes sans inquiétude à votre sujet, savons déjà pouvoir compter sur votre entière disponibilité, ainsi que sur votre active coopération. A bientôt. Amitiés.

© 1992 REVUE ECLAIR N°13 DOUBLE JE

Au recto comme au verso, rédigez cette carte postale, adressez-la, affranchissez-la autant en vigueur. Laissez ensuite le destin choisir votre heureux correspondant.

© 1992 REVUE ECLAIR N°13 DOUBLE JE

Au recto comme au verso, rédigez cette carte postale, adressez-la, affranchissez-la autant en vigueur. Laissez ensuite le destin choisir votre heureux correspondant.

Le Matin

je partage mon courrier en trois (3) parties

UN : les imprimés, les prospectus, les relevés bancaires ainsi que les factures dans un premier tas que je ne lis pas.

DEUX : les imprimés plus excitants (venant de l'étranger, contenant probablement l'annonce d'un virement ou un chèque, lettre de notification de décision, examen, subvention etc) dans un second tas que je lirai plus tard.

TROIS : ce qui reste, c'est à dire les lettres manuscrites, que je lis immédiatement. Cet ordre n'est évidemment pas immuable, et certaines lettres tapées à la machine, dans le cas d'une attente particulière, peuvent être ouvertes en premier.

Lorsque je dois choisir entre deux lettres manuscrites, je choisis d'abord celle qui me paraît recéler le plus de mystère et donc de révélation latente. En un mot celle qui semble s'approcher au plus près d'une lettre d'amour potentielle.

J'ouvre donc la lettre manuscrite par une main inconnue, même timbrée de Paris, avant celle écrite par une ou un ami parti en vacances au Mexique. Je suis souvent déçu par cette prime donnée à l'inconnu ; mais cette inévitable déception ne saurait remettre en question ma manière de faire. Je conclurai ce paragraphe en signalant que :

UN : j'adore recevoir des télégrammes, et que les gens qui savent écrire de bons télégrammes sont rares.

DEUX : j'aurais adoré recevoir un pneumatique (un petit bleu) comme un personnage d'Arsène Lupin, avant que le service des pneumatiques ne soit supprimé.

TROIS : dans l'avenir j'aimerais que l'on m'envoie plus de mandats : cela me rappelle que dans mon enfance, ma grand-mère m'avait envoyé un mandat pour l'un de mes anniversaires. J'avais signé le cahier du postier, reçu l'argent en liquide de ses mains, c'était très matériel comme échange monétaire, vraiment émouvant.

Ce matin, donc, je ramasse mon courrier sous mon paillason. Une lettre manuscrite, enveloppe rectangulaire, écriture ronde, à l'encre bleue, féminine, y figure. La lettre est postée du 18^e arrondissement. Une légère erreur figure dans mon code postal : 75004 au lieu de 75003. C'est une erreur fréquente. Je l'ouvre en premier.

Je lis la lettre. Je suis d'abord déçu, puis agacé, et pour finir suffisamment furieux pour aller me recoucher. Dans mon lit, je reconsidère l'enveloppe (rectangulaire, écriture ronde etc.) puis la lettre. Elle est anonyme. C'est la photocopie d'un texte tapé à la machine. Nous en sommes déjà à un nombre considérable de générations de photocopies ; la trame du papier est striée de rayures grises, les lettres sont floues et pour certaines quasiment effacées.

La lettre est menaçante dans son ensemble, même si elle se présente sous un jour prometteur. Elle m'invite à la recopier vingt cinq fois pour l'expédier à mes amis. Le corps du texte est constitué d'exemples édifiants montrant :

UN : des personnes qui, ayant obtempéré, virent leur docilité rapidement récompensée ;

DEUX : d'autres qui détruisirent la lettre et furent sitôt punis ;

TROIS : et enfin certains, qui après l'avoir ignorée furent punis dans un premier temps, puis récompensés, après s'être finalement inclinés, j'examine le barème des blâmes et des gratifications.

"Un coiffeur la copie 20 fois et gagne 20 millions de dollars.

- Mr Bergneau la copie 25 fois et gagne 25 millions de francs anciens.

- Mr Constance fait vingt copies et gagne 20 milliards".

Une correspondance existe donc entre le nombre de copies faites et la somme reçue, mais la valeur de l'argent est considérée comme insignifiante, dans le sens où un Franc ancien, un nouveau Franc, un Dollar sont ici choses égales. La lettre ne réclame d'ailleurs pas une obéissance absolue ; elle demande 25 copies, le coiffeur et Mr Constance lui en font 20 ; la lettre, bonne fille, les récompense malgré tout. C'est l'intention qui compte. Les châtiments sont calibrés sur un mode tout aussi aléatoire.

"Mlle X brûle la lettre et se tue.

- Mlle XX la reçoit, la brûle et voit sa maison, ses parents disparus, son mari hospitalisé à Pognac.

On peut se demander, par exemple, pourquoi il semble plus horrible d'être hospitalisé à Pognac qu'ailleurs ? Ou comment "XX", toute demoiselle qu'elle soit, peut-elle n'en être pas moins mariée ?

Une constante apparaît cependant au sein de cette confusion ; toutes les femmes sont célibataires, irresponsables, et masochistes. Elles brûlent ou jettent les lettres. Les hommes, en revanche, déclinent la lâcheté sous toutes ses formes, ils commencent par se rebiffer, par faire les indifférents, mais tous finissent par s'exécuter.

Cette lettre veut à tout prix se reproduire. Sa simple conservation, même soignée ne lui suffit pas. L'affection lui est indifférente, l'offrande monétaire n'est pas son propos. Elle possède un côté menaçant de monstre de série B, avec un caractère obtus, borné, obsessionnel, très génétique.

Les références aux autorités morales n'en sont que plus étranges. D'abord St Antoine :

"Soyez gentil, faites suivre cette chaîne, St Antoine vous prodigue la chance"; ensuite St Augustin : "Cette chaîne a été écrite par St Augustin, missionnaire d'Afrique du Sud".

J'aime bien cette référence à St Augustin. D'abord, parce qu'elle est totalement incohérente avec l'en-tête de la lettre qui prétend avoir été écrite au Vénézuéla. Ensuite parce que l'idée de St Augustin tombant dans une faille spatio-temporelle, pour passer de l'Afrique du Nord au royaume de zoulous dansant accroupis en brandissant des hachettes sur de la World Music comme dans une pub pour Benetton, m'amuse. Et enfin, parce que c'est justement St Augustin qui prétendait à la nature diabolique des miroirs, des femmes, et de tout ce qui, de près ou de loin peut être objet de reproduction. Il y a un côté diabolique de serpent qui se dévore dans cette lettre.

Je me demande si, au-delà de son injonction à la reproduire, la lettre ne recèle pas un message plus essentiel ; une supplique, par exemple. Peut-être la lettre nous demande-t-elle de lui offrir une ultime solution à cette malédiction qui l'oblige à proliférer sans fin, sans que cela ne change finalement rien au monde, ni à elle-même. Peut-être la lettre veut-elle que quelqu'un lui offre, soit la mort, soit un passage à une forme d'existence moins vaine et stérile ? C'est une demande extrêmement désarmante.

Je songe qu'en obéissant, plus encore qu'elle ne le réclame, je peux peut-être lui être utile : à chaque photocopie, le message s'altère. Alors, je me propose de la reproduire, la reproduire, la reproduire, jusqu'à ce que le message se brouille, les lettres s'effacent, et que la lettre sombre enfin dans la grisaille, l'indifférencié, et la paix. Je songe aussi qu'en glosant sur cette lettre, n'en offrant que des fragments à mes correspondants, je la trahis probablement, et m'expose à l'anathème, mais aussi lui offre une possibilité de changer, de passer d'une biologie obtuse, à une aire culturelle plus ludique. J'imagine que d'autres pourraient faire la même chose, en glosant sur la glose. Dans cette masse de discours, la lettre finirait par s'évaporer pour n'être plus qu'un jeu de l'esprit, une chose comme cela, très futile, qui s'évanouirait doucement dans le feu d'une discussion, qui une fois son sujet épuisée passerait insensiblement à autre chose.

Tout compte fait, je peux faire un tas de choses avec cette lettre. Alors, je sors de mon lit, et aussitôt après mon petit déjeuner (Un pamplemousse pressé, un bol de café, avec :

UN : une tartine de beurre salé sans rien dessus,

DEUX : une tartine de confiture d'oranges,

TROIS : une tartine de confiture de cerises),

et je vais taper ce texte sur mon Macintosh.

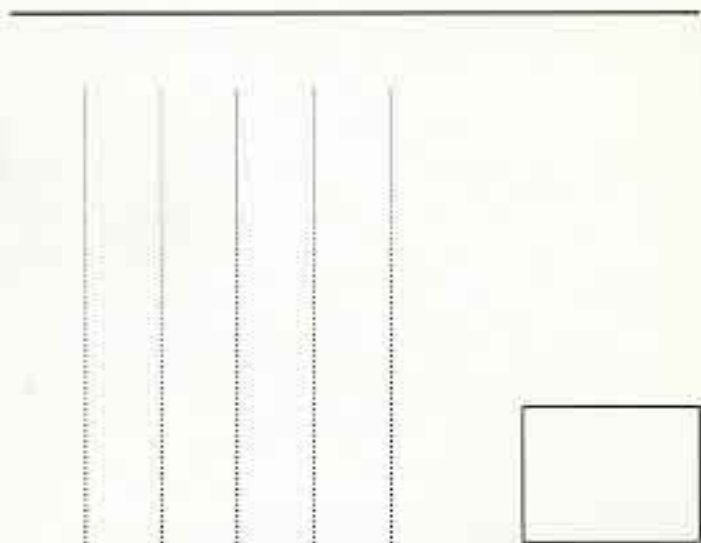
un peu gris

Colette Hyvrard

Un peu gris.

© 1992 Revue Eclair n°13





Tout a commencé au fort de Dun Angus - un grand fort préhistorique contre la falaise avec la mer qui cogne en bas - aux îles Aran, en Irlande, c'était en août. J'avais rencontré deux touristes italiens qui n'osaient pas trop se pencher, l'air était saoulant, il y avait de grosses raies grises au large des cliffs of Dunnan et l'orage. Il manquait trois doigts de pieds au garçon.

Le lendemain, je marchais vers l'Est, vers un autre fort posé on ne sait comment en des temps immémoriaux d'après le guide du routard, au cœur d'un désert de pierres barré de petits murs ; je retrouve mon estropié. Ça va ? - ça va.

Nous échangeons des sandwiches au chester, nous arrivons au lieu mythique, on se déchausse pour se tremper dans l'eau de pluie des vasques de granit, en bas le ressac fait "boum ! boum !". J'attends avec impatience de revoir son infirmité quand, surprise, je vois que mon touriste a bien tous

ses doigts de pieds et que, donc, ce n'est pas le même qu'hier.

Je parlais à un inconnu qui ne s'en est pas étonné ; en Irlande tout le monde parle à tout le monde. Il me dit qu'il s'appelle Martin ce qui donne un truc imprononçable en américain, commence par Meuh ! et finit par une nasalisation atroce.

Parce que finalement il est américain. On rentre à Paris et on se perd de vue, il était très beau.

C'est l'hiver, un soir et je téléphone à mon ami David Martin, comédien qui se couche tard. On se doute de la suite, faux numéro, trouapé dans les fiches et la voix endormie qui dit "Allo, Allo!". C'est Martin d'Irlande et pas David de Paris. Mais je mets du temps à comprendre, pourquoi a-t-il l'accent anglais? Il y a un silence et je ne sais pas pourquoi je ne dis rien. Je cherche.

Il dit alors la formule de rêve : "Qui est là ?" en anglais peut-être, je ne sais plus. Alors me revient Août et l'Irlande et son beau visage. C'est Martin ! Il se réveille, il est dans son lit, à demi conscient, vulnérable, et c'est là que tout commence...

Tout commence. Je veux dire le chagrin, le très grand chagrin qui laisse muet et un plaisir violent. Je ne dis rien, rien, j'écoute. Il respire et il dit "Allo!" encore. Il cache un peu d'angoisse sous un air agacé, ça n'en finit pas, j'ai le souffle coupé.

Quand on vous réveille la nuit, c'est

de deux choses l'une : un être qui m'est cher et qui ne peut rien dire mais qui m'entend, la ligne va se rétablir, il appelle tard à cause du décalage horaire, c'est important, j'attends. Ou le contraire, un sale con qui fait un numéro au hasard pour me faire chier. On résiste et puis on raccroche.

Il hésite, il s'énerve un peu en anglais, je ne comprends pas ce qu'il dit. Encore un temps et puis il raccroche, j'entends : "Tut ! Tut ! Tut !".

Mes jambes sont froides, je claque des dents, une sorte de petite fièvre m'empêche de respirer à fond et puis ça se calme ; qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qui m'a poussé à me taire ? Je vais rappeler pour lui dire que c'était moi. Que mon combiné a merdé.

Oui, c'est le mieux, rappeler. Mais pourquoi ? Pour lui dire que j'ai développé les photos des îles. Mais pas à trois heures du matin. Ou bien la vérité, j'ai voulu appeler David et

je me suis trompé de Martin. Oui, c'est le mieux, rappeler. Après tout je l'aime bien Martin, je ne peux pas lui faire ça. Je rappelle. Trémolo, ça sonne une fois. Deux fois.

J'ai menti. Je rappelle pour me taire encore, pour connaître encore le vertige de tout à l'heure, pour goûter en conscience. Il décroche, il est en colère, il ne parle qu'en anglais. Il est très inquiet, il raccroche vite. Ce n'est pas si souvent que l'on formule au comble de soi, "je ne referai jamais ça."

Je ne referai jamais ça. Tant j'avais mêlé le dégout de moi-même à une joie sombre.

Il n'y avait pas que Martin, mais toutes mes amitiés, que je pouvais profaner, tous mes amis que je pouvais voir sans être vu, dans cette seconde de vulnérabilité si aiguë, si vraie, si parfaitement eux, tellement plus que le jour.

C'est tout de même plus innocent que la pyromanie et bien plus lâche, bien plus mesquin, bien plus unimaginablement petit. Et grand. Que c'était beau dans la nuit, "allo ! - allo ! - qui est là ? - qui est là ?"

Il y avait ceux qui le prenaient à la rigolade : "Bon j'ai tout mon temps, j'attends".

Souvent à table devant le rix cantonais il parlait, et moi je me disais, cette nuit je l'appelle, cette nuit.

Cela ne peut pas se dire,

L'hiver avait passé à jouer.

Alors pour mettre un point final à cette pratique qui me bouffait un peu la vie j'ai imaginé un petit scénario. Mon ami Jean-Jacques qui est un bon ami, sans lui je serais resté ignare et je n'aurais jamais lu Blanchot, mais nous partageons d'autres goûts. Je lui raconte tout, comme je viens de le faire, et ça lui plaît bien et il a très bien compris notre contrat.

La nuit venue je l'appelle, il répond, il dort. Il trouve les accents merveilleux d'une angoisse légère, il dit "Allo! Allo!". Grâce à Dieu il ne me nomme pas. Il raccroche. C'est fini. Ce coup-ci pour de bon.

Pas tout à fait, une demi-heure plus tard, qu'a-t-il fait pendant ce temps? connu les mêmes vertiges que moi la première fois? le

téléphone sonne. Je décroche, je dis "Allo! Allo!". Personne. J'attends et je raccroche.

A l'heure où je tape tout ça à la machine, j'écoute FIP. C'est 19 heures, Jazz à FIP, il y a Dinah Washington qui braille une très belle chanson triste, elle est du genre qui braille. C'est *It's close my eyes*. Polygram, CD 848 011 2, enregistrement original 1957.

Comme dit la plaquette : "La nuit du 14 décembre 1963, la combinaison d'alcool et de somnifères lui fut fatale, celle qui avait dominé la scène musicale de son époque s'éteignait à 39 ans."

C'est ce qui s'appelle une grande voix.

Olivier Py. *Confiteur*.